

**Scénario du film «1946 — Anna Akhmatova. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»**  
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace la situation de l'URSS en 1945–1946 à travers la figure d'Anna Akhmatova, et montre comment l'illusion d'un grand renouveau après la victoire sur l'Allemagne nazie se brise très vite. Pendant la guerre, écrivains et soldats espèrent qu'après tant de sacrifices le régime deviendra plus humain : on rêve de liberté, d'une vie meilleure, de littérature enfin délivrée de la censure. La guerre a réveillé la personnalité et le sentiment de citoyenneté, permis aux gens de comparer leur pays avec l'Europe et de découvrir la misère rurale, les camps, les mensonges officiels. Mais la paix ramène la précarité : manque de travail, de logements, maladies, deux millions d'invalides rejetés par la société. Les vétérans se retrouvent dans des gargotes surnommées « Le Danube bleu », derniers lieux où circule la liberté vécue au front.*

*Dans ce contexte, la popularité de Staline atteint un sommet. Beaucoup de soldats lui pardonnent les crimes des années 30, aveuglés par la victoire. Le pouvoir, de son côté, redoute toute cohésion autonome des anciens combattants et interdit même des organisations officielles de vétérans, hanté par le spectre d'un nouveau « décembrisme ».*

*La biographie d'Akhmatova s'inscrit dans cette histoire. Poétesse majeure du « Siècle d'Argent », elle a connu la misère matérielle, l'interdiction de publication pendant seize ans, les files d'attente, l'humiliation quotidienne, les maris jaloux, le hareng vendu pour acheter du thé. Son premier mari, le poète Nikolai Goumilev, est fusillé en 1921 ; son fils, Lev Goumilev, sera arrêté plusieurs fois, torturé, condamné aux camps. Akhmatova écrit à Staline, obtient parfois des libérations miraculeuses, mais perd sa pension, vit entassée dans l'appartement surpeuplé du Palais de la Fontaine, sous la menace constante de dénonciation. De cette expérience naît le Requiem, grande lamentation maternelle contre le terrorisme stalinien, qui ne circulera que dans le samizdat.*

*La guerre semble lui offrir un répit : évacuée, publiée, célébrée, elle donne des lectures triomphales en 1946, voit paraître ses poèmes avec de gros tirages, gagne enfin de l'argent qu'elle redistribue aux plus pauvres. Mais au même moment s'ouvre la guerre froide : le discours de Churchill sur le « rideau de fer », la réponse furieuse de Staline, la surveillance accrue des contacts avec l'Occident. La visite d'Isaiah Berlin à Akhmatova en 1945 est immédiatement interprétée par la police comme une affaire d'espionnage.*

*En août 1946, tout bascule : le fameux décret du Comité central contre les revues Zvezda et Leningrad désigne Zochtchenko et Akhmatova comme « écrivains non soviétiques », « canailles de la littérature ». Elle est exclue de l'Union des écrivains, privée de cartes de rationnement, abandonnée par la famille Pounine, aidée clandestinement par quelques amis. Son fils est exclu de l'aspiranture puis de nouveau arrêté ; Pounine meurt au camp. Dans la peur pour Lev, Akhmatova va jusqu'à écrire des vers laudatifs pour Staline, en vain.*

*Plus tard, après la mort du dictateur, elle sera honorée à Oxford et rejoindra à Paris son vieil amour Boris Anrep. Mais en 1946, sa question à Ranevskaya résume tout : pourquoi une grande puissance victorieuse a-t-elle besoin d'écraser de tous ses chars la poitrine d'une vieille poétesse*

*malade ? La réponse se trouve dans la logique du régime : peur de toute liberté, de tout prestige indépendant, de toute voix qui témoigne de la terreur.*

## **Scénario :**

### **1946 – Anna Akhmatova**

L'année quarante-six. Nous sommes les vainqueurs. Le pays a gagné la guerre. La guerre a été effroyable, et c'est précisément pour cela que tout le monde attend des changements incroyables, pour le mieux.

Il faut dire que les illusions sur l'après-guerre sont apparues dès le début de la guerre. Les conversations sur l'avenir commencent déjà dans les trains qui partent en évacuation. Les écrivains soviétiques, loyaux au pouvoir, deviennent dans ces trains qui vont vers l'est si francs qu'ils effraient les parents qui voyagent avec eux. Rapports du NKVD :

« Iossif Outkine, poète, dit : “Nous avons un régime aussi terrible qu'en Allemagne. Tout et tous sont écrasés. Nous devons vaincre le fascisme allemand, puis nous vaincre nous-mêmes.” »

Fédine, écrivain : « Maintenant doit venir une nouvelle époque, où le peuple ne connaîtra plus la faim, n'aura plus à se dépouiller de tout pour qu'une petite bande de bolcheviks vive dans l'aisance. Je crains qu'après la guerre toute notre littérature soviétique ne soit simplement rayée. On nous a désappris à penser. »

Pogodine, dramaturge : « Cela ne peut plus continuer, on ne peut plus vivre comme cela, autrement nous ne survivrons pas. »

Même Alexeï Tolstoï dit : « Le peuple, rentrant de la guerre, n'aura plus peur de rien. »

« Des jours extraordinaires nous attendent, — répète Anna Akhmatova en évacuation à Tachkent. — Vous verrez, nous écrirons ce que nous jugeons nécessaire. Il est possible que d'ici quelques années on me nomme rédactrice de *Zvezda* à Leningrad. Je n'y verrais pas d'inconvénient ! »

On ne peut soupçonner Anna Andreïevna Akhmatova de complaisance envers le pouvoir. Elle reste à part. C'est pourquoi ses illusions sont particulièrement douloureuses. De sa prophétie, une seule chose se réalisera : le nom d'Akhmatova sera effectivement étroitement lié, dans l'histoire soviétique, à la revue léningradoise *Zvezda*. Et cela arrivera, comme elle l'avait dit, dans quelques années. En 1946.

Il existe une liste de ses lectures publiques, dressé par Akhmatova elle-même. Il y en a trente-et-une pour toute sa vie. Douze d'entre elles tombent sur le premier semestre de 1946. Elle lit à Leningrad et à Moscou. Ses soirées sont triomphales. Le 3 avril 1946 a lieu la fameuse soirée des poètes moscovites et léningradois dans la salle des Colonnes de la Maison des Syndicats. Souvenir de l'historien du théâtre Vilenkine : « Quel triomphe ! Que de jeunes militaires et d'étudiants s'étaient réunis ce soir-là, comme tous les accès à la salle étaient bondés, comme les galeries et les loges croulaient sous l'afflux de cette foule de garçons et de filles aux yeux brûlants. Quelle unité respirait la salle, quémendant à Akhmatova encore, encore et encore des vers. »

Souvenir de Lyoubimova, une connaissance d'Akhmatova : « Quand elle commença à lire, tout le monde dans la salle se leva, et on l'écoula debout jusqu'au bout. »

Souvenir d'Ehrenbourg, chez qui Akhmatova vint deux jours plus tard : « Quand j'évoquai la soirée, elle secoua la tête : “Je n'aime pas ça. Et surtout, chez nous, on n'aime pas ça.” » Mais ces mêmes jours d'avril, Akhmatova se produit à l'Université de Moscou, à la Maison de l'Acteur, à la Maison centrale des officiers de l'aviation. Elle pose six séances pour le peintre Saryan.

Pendant la guerre, tout le monde rêvait de survivre et de voir à quoi ressemblerait la vie. Avant la guerre, l'État écrasait depuis de longues années la personnalité humaine. Le pays était catastrophiquement mal préparé à la guerre. C'est pourquoi celle-ci imposa à chacun des exigences incroyablement élevées. La guerre fit apparaître la personnalité et permit à chacun de se sentir citoyen. Plus tard, l'écrivain Viatcheslav Kondratiev mettra dans la bouche de son héros ces paroles : « À la guerre, j'étais nécessaire jusqu'à la nécessité même. On avait l'impression que toi seul tenais entre tes mains le destin de la Russie. »

De plus, la guerre donna aux gens une masse d'informations. D'abord sur leur propre pays. Au front se sont rencontrés des gens de milieux sociaux différents qui ne se seraient jamais croisés en temps de paix. Beaucoup d'habitants des villes apprirent pour la première fois au front, par les paysans, la vérité sur la famine dans les campagnes, sur ce que représentait réellement la vie au kolkhoze. Avec les détenus mobilisés, des informations sur les camps arrivèrent aussi. La méfiance généralisée, si habituelle dans les années d'avant-guerre sous Staline, existait aussi au front, et pourtant, d'après les vétérans, les conversations restaient relativement franches. Quand l'armée passa la frontière de l'URSS et entra en Europe, des millions de personnes se trouvèrent soudain, sans préparation, confrontées à une autre culture de vie, totalement inconnue d'elles. Ce fut un choc psychologique. Les Soviétiques eurent l'occasion inattendue de comparer. Mais ils n'auront ni le temps ni la force de vivre et de penser cette expérience de guerre. La vie d'après-guerre, c'est une nouvelle lutte pour la survie. Au front, on croyait qu'après le dernier coup de feu viendrait le bonheur.

Les anciens combattants cherchent du travail, mais le plus souvent ne le retrouvent pas dans leur spécialité d'avant-guerre. Ceux qui sont partis au front directement des bancs de l'école ne connaissent rien d'autre que la guerre. Le problème du logement est dramatique. Les maladies s'abattent sur eux. Dans l'Armée rouge – seule armée parmi les belligérants – les soldats n'avaient pas de permissions. Sauf pour blessures. L'extrême épuisement physique et psychique se fait sentir aussitôt après la guerre.

Après la guerre, il y a deux millions d'invalides. Les directeurs d'usines et d'institutions leur refusent généralement l'embauche. Avec la pension qui revient à un invalide du front, il est impossible de vivre. Eux qui ont sauvé la Patrie mendient dans les gares, sur les marchés, devant les églises.

Les contacts entre anciens combattants, désormais liés aussi par les problèmes de l'après-guerre, sont en 1946 une question de survie. À cette question sociale extrêmement complexe, on trouve une réponse simple : c'est le « Danube bleu ». Ainsi le peuple baptise ces misérables buvettes et gargotes ouvertes après la guerre, où les anciens combattants se retrouvent le soir, où ils peuvent se confier, où ils sont simplement parmi les leurs, tous avec le même passé. Le « Danube bleu », c'est le dernier refuge de cette liberté particulière que les hommes avaient ressentie au front.

Extrait du journal de l'écrivain Emmanouïl Kazakevitch : « Je suis entré dans une brasserie. Deux invalides et un plombier buvaient de la bière et se remémoraient la guerre. L'un pleurait, puis dit :

“S’il y a de nouveau une guerre, j’y retournerai.” » De ces gens-là, de ces millions d’hommes arrivés dans une vie d’après-guerre dure et misérable, le grand écrivain et ancien combattant Viktor Astafiev dira : « Au soir de ta vie, tu découvres soudain : ce qui, dans ta vie, a valu qu’on en soit fier ou qu’on en souffre, c’était elle — la guerre. »

Pour une autre partie de ceux qui ont connu le front, la vie ne se réduira pas à la guerre. Ce sont ceux qui auront de la chance au travail, qui sauront se reconstruire psychologiquement et trouver leur place dans la nouvelle vie. Et surtout ceux qui, rentrant du front, directement en tunique de soldat, iront à l’université ou à l’institut et se mettront à étudier. Plus tard, ces deux moitiés de la génération du front auront bien du mal à se comprendre.

Mais en 1946, le pouvoir a peur de la cohésion autonome des hommes revenus de la guerre. Le pouvoir interdit même les organisations officielles d’anciens combattants. Il interdit aussitôt après la victoire. En mai 1945, le président du Sovinformburo Lozinski s’adresse à Molotov avec la proposition de créer pour les anciens combattants un « Conseil des maréchaux » et une « Société des Héros de l’Union soviétique ». La proposition est rejetée.

La peur du pouvoir devant la menace d’un nouveau décembrisme est extraordinaire. L’insurrection décembriste de 1825 en Russie fut la conséquence de la campagne de libération en Europe à la fin de la guerre contre Napoléon. En 1945 et 1946, il faut à tout prix disperser les vainqueurs de la guerre contre le fascisme rentrés d’Europe, les diluer dans la masse. En réalité, il n’est nullement question de décembrisme. « Nous ne pouvions même pas imaginer un autre système », dira l’écrivain et ancien combattant Viatcheslav Kondratiev.

L’écrivain-soldat Viktor Nekrassov écrit : « Hélas, nous avons tout pardonné à Staline ! La collectivisation, les années trente-sept, les jours des défaites militaires. » L’officier de carrière et futur dissident Piotr Grigorenko dit : « Les doutes qui frappaient à la porte de mon âme à la veille de la guerre se sont envolés. Pour moi, Staline était de nouveau le “grand chef infaillible” et le “génial stratège”. Tel est le charme de la victoire, que tu prends cette stupidité pour une révélation. Rien ne pouvait plus me troubler. »

Les années 1945 et 1946 marquent le sommet de la popularité de Staline. Souvenir du correspondant de guerre Alexandre Avdeenko. Il vient au défilé de la Victoire avec son petit fils. Il le prend dans ses bras. Le garçon voit Staline. Il pleut ce jour-là. L’enfant demande : « Est-ce que Staline ne va pas être mouillé ? » — « Non, l’acier trempé n’a pas peur de la pluie. » — « Papa, pourquoi Staline n’a-t-il pas ordonné à Dieu de nous donner du beau temps ? »

La guerre est une expérience collective d’une force hors du commun. Elle a été si terrible qu’elle a déformé la mémoire de ce qui l’avait précédée. Si, après toutes ces pertes irréparables, on avait demandé aux gens comment ils voulaient vivre après la guerre, ils auraient répondu sincèrement : comme avant la guerre. La guerre n’a laissé dans le souvenir que ce qu’il y avait de bon dans la vie d’avant, et a effacé tout le reste. Tel est le cadeau que la guerre a fait à Staline.

La poétesse Margarita Aliger écrit : « Au printemps 1946, Akhmatova était alerte et paisible. On lui demandait des poèmes, on les publiait, on la payait. “Oui, oui, de l’argent, disait Anna Andreïevna. C’est très bien, l’argent. Les gens en ont tellement besoin.” L’argent dont elle avait besoin, c’était pour le distribuer à des connaissances dans le besoin. »

Akhmatova sait ce que signifie être sans argent. On ne l’a pas publiée seize années d’affilée, de 1924 à 1940. En 1924, sur la perspective Nevski, elle croise l’écrivain soviétique et membre du

Parti Marietta Chaguinian, qui lui dit : « Ah, c'est donc vous, ce personnage important. Il y a eu une résolution du Comité central à votre sujet : ne pas vous arrêter, mais ne pas vous publier non plus. »

Avant qu'on interdise sa publication, Akhmatova disait, comme à son habitude, qu'elle n'aimait pas voir ses poèmes imprimés : c'était pour elle comme oublier « sur la table un bas ou un soutien-gorge ». Mais les poèmes sont aussi le seul moyen de subsistance accessible à un poète. Le pouvoir lui retire aussi cela.

Journal de l'écrivain Konstantin Fédine : « 19 août 1929. J'ai été chez Akhmatova. Il y a en elle quelque chose d'enfantinement pitoyable, d'extrêmement malheureux et de tout aussi inaccessible. »

À cette époque, la misère extrême d'Akhmatova saute déjà aux yeux. Quel que soit le temps, elle porte un vieux chapeau et un manteau léger. Ce n'est que lorsque mourut une de ses amies qu'Akhmatova reçut en legs une vieille pelisse dont elle se servit jusqu'à la guerre.

De l'ancienne apparence de l'une des étoiles les plus éclatantes de la poésie du Siècle d'Argent ne restent que sa fameuse mèche sur le front et sa maigreur. Déjà dans la vie d'avant, elle se vantait : « Dans ma fossette sus-claviculaire, on versait une coupe entière de champagne. » Et Ossip Mandelstam, avant la révolution, plaisantait : « Votre cou est fait pour la guillotine. »

En 1929, Konstantin Fédine, directeur de la maison d'édition des écrivains à Leningrad, tente désespérément de publier un recueil en deux volumes d'Akhmatova. Il parle une heure et demie au principal censeur, Lebedev-Polianski.

Fédine écrira dans son journal : « On ne devrait pas nommer à un poste de censeur des gens qui auraient leur place dans un asile d'idiots. » Les poèmes d'Akhmatova ne voient pas le jour, ils ne doivent pas être publiés.

Avec un tel passé, le printemps 1946 paraît fantastique. On dirait que la guerre a vraiment changé quelque chose dans la vie soviétique. Le 8 mars, dans *La Pravda de Leningrad*, sous la rubrique « Femmes éminentes de notre pays », on publie une photographie d'Akhmatova.

En mars 1946, son livre *Poésies d'Anna Akhmatova. 1909–1945* est mis sous presse. Le tirage est de dix mille exemplaires. Akhmatova tient déjà entre ses mains un exemplaire justificatif. Un commissionnaire de la maison d'édition d'État lui apporte au Palais de la Fontaine. Avec lui vient un journaliste de *Věčernij Leningrad* (*Le Leningrad du soir*), qui l'interviewe.

En 1946, en plus de cette vie littéraire soudain florissante, Akhmatova connaît aussi le bonheur dans sa vie personnelle. Toute sa vie privée, cette année-là, est concentrée dans son fils. Il est revenu du front et maintenant il est auprès d'elle. Ce fils, c'est aussi le fils du poète Nicolas Goumilev, fusillé en 1921.

Elle avait fait la connaissance du lycéen Nicolas Goumilev à quinze ans, la veille de Noël, à Tsarskoïe Selo. Goumilev lui fit cinq demandes en mariage et tenta deux fois de se suicider à cause d'elle. En acceptant d'épouser Goumilev, Akhmatova lui dit : « Je ne vous aime pas, mais je vous considère comme un homme hors du commun. »

Ils partirent en voyage de noces à Paris. Elle était très belle. Elle portait une robe blanche et un large chapeau de paille avec une grande plume d'autruche blanche.

Cette plume, ce romantique en quête d'aventures qu'était Goumilev l'avait rapportée d'Abyssinie. Printemps 1910. Sur le Montparnasse, dans le café bohème *La Rotonde*, Akhmatova fait la connaissance d'Amedeo Modigliani. Ou peut-être est-ce lui qui fait sa connaissance. Goumilev les regarde avec désespoir. Il sait qu'elle fera ce qu'elle voudra. En 1910, Akhmatova et Modigliani se rencontrent plusieurs fois, l'hiver, il lui écrit des lettres. En 1911, ils se retrouvent encore à Paris. Ils sont assis au jardin du Luxembourg. Non pas sur les chaises payantes, comme il est d'usage, mais sur un banc. Il est pauvre et méconnu. Akhmatova écrit : « Il m'emmenait voir le vieux Paris derrière le Panthéon, la nuit, à la lune. C'est lui qui m'a montré le vrai Paris. » Elle venait à son atelier avec des roses écarlates. S'il n'était pas là, elle jetait les fleurs par la fenêtre. Modigliani dessinait Akhmatova. Il lui offrait ses dessins. Elle dira : « Ils ont péri dans la maison de Tsarskoïe Selo dans les premières années de la révolution. » Un seul a survécu. Modigliani mourra un an avant que Goumilev ne soit fusillé.

Akhmatova se souviendra volontiers de Goumilev, même si la vie conjugale durable était insupportable pour deux poètes nés.

À ceux qui louaient les vers d'Akhmatova, Goumilev disait : « Cela vous plaît ? J'en suis très heureux. Ma femme, en plus, brode à merveille sur canevas. » « Tout être talentueux doit être égoïste, dit Akhmatova. Je ne connais pas d'exception. Le talent doit se protéger d'une façon ou d'une autre. » Et pourtant, c'est elle qui, en lui disant « Nicolas, il faut que nous nous expliquions », fait des scènes de jalousie sans frein, tandis que lui s'affiche volontairement. Akhmatova se souviendra : « Je lui demande : où vas-tu ? — En rendez-vous avec une femme. — Tu reviendras tard ? — Peut-être que je ne reviendrai pas. — J'ai cessé de demander. »

« Elle est tellement belle. Elle marche dans un manteau de petit chat noir, fine, grande, avec un fier mouvement de la petite tête. Nez aquilin, cheveux foncés coupés court sur le front en une frange, coiffés à l'arrière par un haut peigne espagnol. Les yeux sévères. » Elle est ainsi, d'après les souvenirs, en 1915, quand elle allait voir Goumilev, décoré de la croix de Saint-Georges, à l'hôpital.

À cette époque, leur mariage n'existe déjà plus. Même leur fils ne les a pas rapprochés.

Goumilev dit : « Nous nous disputons à cause de lui. Levouchka — il avait quatre ans — Mandelstam lui avait appris une phrase idiote : “Mon papa est poète, et ma maman est hystérique.” Et voilà qu'un jour, à Tsarskoïe Selo, alors que des poètes étaient réunis dans le salon, Levouchka entre et lance d'une voix sonore la phrase apprise par cœur. Je me suis fâché, et Anna Andreïevna s'est enthousiasmée et s'est mise à l'embrasser : “Bravo, Levouchka ! Tu as raison. Ta maman est hystérique.” »

À ce moment-là, elle ne savait pas, ne pouvait pas savoir quel siècle allait succéder au Siècle d'Argent.

Le fils d'Akhmatova sera emmené chez la mère de Goumilev.

Jusqu'en 1929, il vivra au fin fond de la campagne, près de l'ancienne propriété des Goumilev dans la province de Tver. Lev Goumilev viendra à Leningrad huit ans après l'exécution de son père. Pendant tout ce temps, Akhmatova est à Leningrad. Elle a vécu trois ans dans un foyer pour savants, dans une aile du Palais de Marbre. Elle est mariée à Vladimir Chileïko, savant prodigieux, connaissant 52 langues, spécialiste de l'Assyrie antique. Chileïko est un ami de Goumilev.

Goumilev dit : « Je suis un mauvais mari. Mais Chileïko, c'est une catastrophe, pas un mari. »

En 1919, Akhmatova, dans des bottines en lambeaux, peine à traîner un sac de pommes de terre sur l'épaule. Elle s'arrête pour reprendre son souffle. Une femme lui fait l'aumône : « Prenez, pour l'amour du Christ ! »

Akhmatova vendait du hareng rouillé que l'on distribuait aux écrivains pour leur nourriture. Le poète Vladislav Khodassevitch l'a vue. Avec l'argent du hareng, elle achetait du thé et du tabac, dont Chileïko ne pouvait se passer.

Elle disait d'elle-même : « Bientôt je marcherai à quatre pattes ou je tomberai d'épuisement. »

Au printemps 1921, elle vient à la maison d'édition « Littérature mondiale » pour recevoir sa carte de membre de l'Union des poètes. Le président de l'Union est Goumilev. Il est occupé. Il parle avec Blok. Quand il sera libre, il s'excusera auprès d'Akhmatova de l'avoir fait attendre. Elle répondra : « Ce n'est rien, j'ai l'habitude d'attendre. » — « De moi ? » s'étonne Goumilev. — « Non, dans les files d'attente. »

Goumilev lui demandera pourquoi elle lit si rarement en public. Elle dira la vérité : Chileïko le lui interdit. Goumilev ne la croira pas : il est persuadé que personne ne peut interdire quoi que ce soit à Akhmatova.

Elle apprendra l'arrestation de Goumilev aux funérailles de Blok. Et elle aura déjà quitté Chileïko. Chileïko est d'une jalousie extrême. Il était jaloux d'elle autant pour les hommes que pour ses poèmes. Il allumait le samovar avec le manuscrit du recueil *Le Plantain*, lui interdisait de lire ses vers en public, lui interdisait d'écrire. Elle lui a dédié des poèmes à ce sujet. À la fin de sa vie, elle se souviendra de ce mariage presque gaiement et avec reconnaissance. Akhmatova quitte Chileïko pour un jeune compositeur, Arthur Lourier.

Lourier se vante de sa proximité avec Akhmatova. Ils vivent sur la Fontanka, tous les trois avec Olga Soudeïkina, célèbre danseuse, actrice et peintre.

En 1922, Lourier quitte son poste de chef adjoint de section au Commissariat du peuple à l'Instruction et part à l'étranger sur un bateau. Il supplie Akhmatova de le rejoindre. « Je viendrai, je viendrai, répond-elle, par le prochain bateau. » Akhmatova dira que c'est Lourier qui a trouvé le titre de son cinquième livre, qu'elle ne parvenait pas à définir. Ils marchaient dans la rue, sur le fronton de l'une des maisons on pouvait lire : « ANNO DOMINI ». Lourier a dit : « Voilà le titre. » Le recueil de poèmes d'Akhmatova s'intitulera ainsi.

Le premier poème en est « Petrograd, 1919 ». On y trouve ces vers : « Personne n'a voulu nous aider / Pour avoir décidé de rester. »

Pasternak vit Akhmatova lorsqu'elle accompagnait Lourier sur le quai. À cette époque, la fenêtre vers l'Europe est encore entrouverte depuis la Russie. Akhmatova ne part nulle part.

Il existe une lettre de Marina Tsvetaïeva à Anna Akhmatova, datée de novembre 1926, de France : « Je vous écris à la joyeuse nouvelle de votre venue. Je veux savoir si vous venez seule ou avec votre famille (mère, fils). Mais, quelle que soit la manière dont vous viendrez, seule ou en famille, venez sans crainte. Écrivez-moi aussitôt : quand — seule ou avec votre famille — décision ou rêve. »

Quant à elle, Akhmatova n'avait certainement pas le rêve de partir. La décision non plus n'est jamais venue.

Elle n'envoie son fils nulle part. En 1929, son fils, Lev Goumilev, arrive de province à Leningrad, dans l'appartement du Palais de la Fontaine où vit Akhmatova avec son mari, l'historien de l'art Pounine. Ce n'est pas tout à fait exact, car, en réalité, tout l'ancien clan Pounine y vit.

La famille Pounine, c'est son ex-femme Anna Evgueniévna Arens, leur fille Irina, la belle-mère de Pounine, Elizaveta Antonovna, la bonne Annouchka et son fils Jéñia. De plus, avec le temps, Anna Evgueniévna accueille son père, Evgueni Ivanovitch Arens. Par moments, vivent aussi là le frère de Pounine, Alexandre, avec sa femme et leur fille. À partir de 1935, le neveu d'Anna Evgueniévna, Igor, habite également cet appartement. Quand la fille de Pounine se mariera, son mari s'installera lui aussi dans cet appartement. Leur fille naîtra là. Certaines années, y vivront aussi la sœur d'Anna Evgueniévna, Zoïa Evgueniévna, avec sa fille, ainsi que la veuve sans toit de l'artiste Lvov, Augusta Ivanovna, avec sa fille Irina et son petit-fils Aliocha.

Au début des années 1930, le fils de la bonne Annouchka, Jéñia, se marie et amène sa femme, Tatiana Ivanovna. Celle-ci commence par envoyer sa belle-mère à l'hospice. Bientôt, ils auront deux garçons, Valia et Vova. Tatiana Ivanovna se considère comme la classe dirigeante et occupe l'ancienne salle à manger. C'est dans cette atmosphère qu'Akhmatova et son fils vivent. Tatiana Ivanovna se plante souvent devant Anna Andreïévna, les mains sur les hanches, et lui dit : « Moi, je peux aller te dénoncer à la Grande Maison. » La Grande Maison, c'est le siège de la direction du NKVD à Leningrad.

L'argent manque de façon catastrophique dans la famille Pounine. On ne publie pas Akhmatova, elle vit donc aux crochets de Pounine et de son ex-femme. Akhmatova ne dispose que de petits boulots occasionnels. Elle traduit la correspondance de Rubens. Elle devient chercheuse professionnelle de Pouchkine.

En 1930, elle demande une pension. Par « pension », il faut comprendre une allocation symbolique. Pounine supporte mal le manque d'argent. Il devient maladivement avare.

Il crie dans le couloir : « Il y a trop de monde qui déjeune chez nous. » Akhmatova se souviendra : « À table, Pounine a prononcé un jour cette phrase : “Le beurre, c'est uniquement pour Ira.” C'est-à-dire pour sa fille. Cela s'est passé devant mon Levouchka. Le garçon ne savait plus où regarder. »

Après le lycée, on refuse l'entrée à l'université au fils d'Akhmatova et de Goumilev. Il s'embauche comme ouvrier dans une expédition scientifique. Plus tard, c'est comme ouvrier qu'il est admis à la faculté d'histoire. Souvenir d'Emma Gershtein, bonne amie d'Akhmatova, à propos de Lev Goumilev en 1935 : « Il se tenait dans le couloir dans une veste impossible, avec des pantalons rapiécés de grandes pièces sur les genoux. Il s'était laissé pousser une moustache — tatare, fine, tombant aux commissures des lèvres. Il adore se chamailler dans les tramways, pour avoir le dernier mot. Avec sa casquette froissée, il avait l'air d'un ex-officier. On le détestait, mais on le craignait pour son insolence. »

Fin octobre 1935, Akhmatova arrive à Moscou chez Emma Gershtein. Anna Andreïévna est assise sur un petit divan, avec sa valise usée, et dit : « Ils les ont arrêtés. Nikolaï et Lev. »

Son mari, Nikolaï Pounine, et son fils, Lev Goumilev, ont été arrêtés au Palais de la Fontaine le 22 octobre 1935.

Emma Gershtein poursuit : « Elle a passé la nuit chez moi. Je regardais son lourd sommeil. Ses yeux s'étaient creusés, et près de la racine du nez deux triangles étaient apparus. Ils ne disparurent plus jamais. Elle a changé sous mes yeux. »

Le matin, elles sont sorties, ont pris un taxi. Le chauffeur demande où aller. Akhmatova n'entend pas. Finalement elle dit : « Chez Seifoullina, bien sûr. » Lidija Seifoullina est une écrivaine soviétique. À la question de l'adresse, Akhmatova se met soudain à crier : « Comment, vous ne savez pas où habite Seifoullina ? » Avant cela, sans doute, personne n'avait jamais entendu Akhmatova crier. On a tant bien que mal compris où aller. Tout le trajet, Akhmatova poussait des cris : « Kolia, Kolia. Du sang. » Elle délirait. Bien plus tard, Akhmatova écrira : « Pour le muguet de mai / De ma Moscou sanglante / J'offrirai aux essaims d'étoiles / Leur gloire et leur lumière. »

De ce poème, on publiera une seule strophe. Au lieu de « ma Moscou sanglante », on l'imprimera comme « ma Moscou aux cent clochers ». Akhmatova composait ce poème dans le taxi qui la conduisait chez Seifoullina. En 1935, Lidija Seifoullina a des contacts avec les sommets du Parti. Anna Andreïevna écrit une lettre à Staline. Pasternak écrit lui aussi à Staline en faveur d'Akhmatova. L'écrivain Boris Pilniak emmène Akhmatova à la commandantur du Kremlin. On sait déjà qui transmettra la lettre à Staline. Et miracle ! Quelques jours plus tard, Nikolaï Pounine et Lev Goumilev sont libérés. Tout le monde félicite Akhmatova pour cette « grâce tsariste ». Peu après, on lui retire la maigre pension qu'elle recevait depuis peu. En mars 1938, son fils est de nouveau arrêté.

Akhmatova écrit encore à Staline. Cette fois, la lettre n'arrive pas à son destinataire. Lev Goumilev est impitoyable envers sa mère. Il lui écrit : « Tous crachent sur moi, comme du haut d'une tour. »

Lev Goumilev ne supporte pas les passages à tabac lors des interrogatoires. Après les tortures, il déclare au procès-verbal : « Maman m'a souvent dit que si je voulais rester son fils jusqu'au bout, je devais d'abord être le fils de mon père. » Autrement dit, sous la torture, Lev Goumilev affirme que c'est sa mère qui l'a incité à la lutte ouverte contre le régime.

Akhmatova va à la prison porter des colis, comme mue par un ressort. « J'ai passé dix-sept mois dans les files d'attente devant les prisons de Leningrad, écrira-t-elle plus tard. Un jour, quelqu'un m'a "reconnue". Alors la femme derrière moi, aux lèvres bleuies, qui sans doute n'avait jamais entendu mon nom de sa vie, a sursauté et m'a demandé à l'oreille (là-bas, tout le monde parlait à voix basse) : "Et ça, vous pouvez le décrire ?" » Et Anna Andreïevna répondit : « Je peux. »

Ce sont ces mots qui ouvrent la préface au *Requiem*.

Le *Requiem* d'Akhmatova est l'une des plus puissantes œuvres de la lyrique civique russe. C'est, tout simplement, la malédiction d'une mère lancée au stalinisme.

*Requiem* ne sera connu qu'au début des années soixante, et ne sera pas publié en URSS. Il circulera dans le samizdat, non pas dans la littérature anti-stalinienne soigneusement filtrée et autorisée. La haine d'Akhmatova pour Staline est particulière. Sa haine se mêle toujours de mépris. En 1962, on lui apporte, encore sous forme de copie dactylographiée, *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. Elle dira : « Aimer, ne pas aimer — ce ne sont pas les mots : deux cents millions de personnes doivent lire ça. » Elle fera la connaissance de Soljenitsyne. Elle lui dira : « Vous serez mondialement célèbre dans peu de temps. C'est lourd à porter. Je me suis réveillée plusieurs fois au matin célèbre, je sais ce que c'est. »

Au début des années soixante, sous Khrouchtchev, les répressions staliniennes sont désignées officiellement par la formule neutre de « culte de la personnalité ». Dans le langage courant, on dit simplement « l'année 37 ». Akhmatova qualifie clairement le temps de la domination stalinienne : la terreur.

Akhmatova dira : « Dostoïevski pensait que si tu tuais un homme, tu devenais Raskolnikov. Nous, aujourd'hui, nous savons que l'on peut tuer cinquante, cent personnes — et aller au théâtre le soir. »

Le régime stalinien se comporte avec un raffinement extrême. La sentence contre le fils d'Akhmatova, Lev Goumilev, est prononcée en août 1939. Et en septembre, on autorise tout à coup Akhmatova à déposer une demande d'adhésion à l'Union des écrivains. Elle est acceptée. En mai 1940, après seize ans d'interdiction, paraît le recueil d'Akhmatova *De six livres*. On commence à dire que son fils va bientôt être libéré. Selon une légende, la fille de Staline, Svetlana, aimait Akhmatova. Lors d'une réunion de la section littérature du Comité des prix Staline, Alexeï Tolstoï propose de nommer le livre d'Akhmatova pour le prix Staline. La proposition est soutenue par les membres de la section.

Au lieu du prix, apparaît cependant une note de service du directeur des affaires du Comité central du VKP(b), Kroupine, adressée au secrétaire du Comité central, Jdanov. Kroupine écrit : « Il n'y a pas de poèmes sur les hommes du socialisme dans le recueil. Les éditeurs n'ont pas compris les vers d'Akhmatova, qui a pourtant donné elle-même ce jugement sur sa poésie : “Si vous saviez de quel fumier / Poussent les vers, sans honte aucune.” »

Sur la première page de la note, Jdanov porte cette résolution : « C'est une honte pure et simple de laisser paraître de tels, permettez-moi de le dire, recueils. Comment ce “débauche avec prière à la gloire de Dieu” d'Akhmatova a-t-il pu voir le jour ? »

Suit la résolution du secrétariat du Comité central du VKP(b) « Sur le recueil de vers d'A. A. Akhmatova ». Les responsables, coupables de l'avoir publié, reçoivent un blâme. Le recueil est retiré de la circulation. Son fils n'est pas libéré. Et pourtant, un an plus tard, au tout début du blocus, Akhmatova est évacuée de Leningrad parmi quelques rares écrivains sur un ordre personnel de Staline.

En 1942, on publie dans *La Pravda* le célèbre poème d'Akhmatova « Le Courage ». En 1943, à Tachkent, où Akhmatova est en évacuation, paraît son recueil *Poésies choisies*. En 1944 arrive la fin de la peine de son fils. Il part au front comme volontaire. En 1943 et 1944, malgré la guerre, sont voués à la disgrâce Dovjenko, Zochtchenko, Fédine, Aseïev, Selvinski. On ne touche pas à Akhmatova. Elle revient à Leningrad. Son fils arrive jusqu'à Berlin et rentre vivant. En 1946, après le recueil tiré à dix mille exemplaires, un autre est mis sous presse. Tirage : cent mille.

Akhmatova ne lit pas les journaux. Elle n'a pas de radio. Le 20 août 1946, elle sort de chez elle pour une raison quelconque. Partout, près des palissades, devant les vitrines, des groupes de gens se pressent et lisent par-dessus l'épaule des autres les journaux fraîchement affichés. Akhmatova dit : « J'ai pensé : il s'est passé quelque chose. Je me suis hissée sur la pointe des pieds, et soudain, par-dessus les dos et les têtes, j'ai lu mon nom. » Dans les journaux est publié le texte de la résolution du Bureau d'organisation du Comité central du VKP(b) sur les revues *Zvezda* et *Leningrad*. Au centre de la résolution, deux noms : Zochtchenko et Akhmatova. Staline a personnellement corrigé le texte. L'expression « des gens vils et des canailles de la littérature » est une grossièreté personnelle de Staline. C'est lui qui a appelé Zochtchenko et Akhmatova des « écrivains non soviétiques ».

La grande actrice Faina Ranévskaya, amie de longue date d'Anna Akhmatova, se souvient : « Je me rappelle comme je me suis précipitée chez elle après la “résolution”. La maison était vide. La parenté de Pounine avait filé. Elle se taisait, je ne savais pas non plus quoi lui dire. Elle était étendue, les yeux clos. Ses lèvres devenaient tantôt bleues, tantôt blanches. Son visage passait au rouge pour redevenir aussitôt livide. J'ai voulu lui donner à manger. Il n'y avait rien à manger dans la maison. Je me suis précipitée à l'épicerie, j'ai acheté quelque chose. Elle a refusé de manger. Nous nous sommes tues toutes les deux. »

Le présidium du conseil de l'Union des écrivains exclut aussitôt Akhmatova et Zochtchenko de ses rangs. On leur retire leurs cartes de ravitaillement. Des amis d'Akhmatova organisent un fonds secret d'aide en sa faveur. À cette époque, c'est un acte héroïque. Le Nouvel An 1947, Akhmatova le passe chez son amie Olga Berggoltse. On croit tous les toasts à sa santé portés. Mais l'écrivain Iouri German demande que tout le monde remplisse à nouveau son verre. Tout le monde se lève.

« Chère Anna Andreïevna, — dit German. — Nous vous aimons beaucoup et nous voulons que vous l'entendiez encore et encore. Pour nous, vous avez toujours été et resterez à jamais un grand poète russe. Dans la poésie russe, il y a eu Pouchkine, Lermontov. Vous êtes leur héritière légitime. »

Après la résolution, Akhmatova pose cette question à Ranévskaya : « Dites-moi, pourquoi un Grand pays qui a chassé Hitler, avec toute sa puissante technique, pourquoi avait-il besoin de faire passer tous ses chars sur la cage thoracique d'une vieille femme malade ? »

Cette question d'Akhmatova a une réponse concrète.

La première moitié de 1946 est une période de lutte active entre le groupe Béria–Malenkov et Jdanov. Béria et Malenkov, qui se sont extraordinairement élevés dans la hiérarchie de l'appareil pendant la guerre, perdent leurs positions au début de 1946. Béria est démis de sa fonction de chef du NKVD. Malenkov perd son poste de secrétaire du Comité central chargé des cadres.

Jdanov est le numéro deux du Parti. À la place de Malenkov arrive Kouznetsov, un homme de Jdanov. Dans cette situation, le camp de Malenkov, par la voix du chef de la direction de l'agitation et de la propagande, Alexandrov, fait un mouvement. On met en avant des accusations de faillite du travail idéologique dans les revues léningradoises. Leningrad est traditionnellement perçue comme le fief de Jdanov. Staline aime observer les luttes d'appareil. Akhmatova et Zochtchenko deviennent les otages de ce jeu. Mais pas seulement.

Dans la résolution de 1946, les revues *Zvezda* et *Leningrad* sont accusées de « cultiver un esprit de prosternation, étranger aux Soviétiques, devant la culture bourgeoise contemporaine de l'Occident ». C'est un écho évident du début de la guerre froide.

Le 5 mars 1946, dans le gymnase du Westminster College à Fulton, dans le Missouri, l'ancien Premier ministre britannique Winston Churchill a déjà prononcé son célèbre discours.

Churchill a dit : « Les hommes doivent être protégés de deux grands fléaux : la guerre et la tyrannie. De Stettin sur la Baltique à Trieste sur l'Adriatique, un rideau de fer est descendu sur le continent. » C'est la première fois que Churchill prononce ces mots : « rideau de fer ». « Les anciens États d'Europe centrale et orientale sont sous le contrôle de Moscou, dit Churchill. Je ne crois pas que la Russie veuille la guerre. Ce qu'elle veut, c'est les fruits de la guerre et l'extension illimitée de sa doctrine. Les démocraties occidentales doivent rester unies. Si nous sommes divisés, nous courons à la catastrophe. » Churchill précise quelles libertés et quels droits il estime devoir défendre contre

Staline. Ce sont des élections libres, non truquées, la liberté de parole, des tribunaux indépendants du pouvoir exécutif. Churchill dit : « Ce sont des droits que l'on devrait connaître dans chaque foyer. Staline ne veut pas en entendre parler. »

L'ancien Premier ministre britannique Winston Churchill est un admirateur des poèmes d'Akhmatova.

Une semaine après le discours de Churchill, Staline donne une interview au journal *Pravda*. Staline dit : « M. Churchill se place sur la position des fauteurs de guerre. Les nations ont versé leur sang pendant cinq ans d'une guerre acharnée pour la liberté de leurs pays, non pour remplacer la domination d'Hitler par celle des Churchill. La ligne de M. Churchill est un appel à la guerre avec l'URSS. M. Churchill calomnie grossièrement et sans pitié Moscou comme les États voisins de l'URSS. L'Union soviétique a perdu environ sept millions d'hommes dans la guerre. »

Staline dit que nous avons perdu environ sept millions. Plus tard, on dira vingt millions. Aujourd'hui, le chiffre dépasse trente millions.

Fin novembre 1945, le professeur de l'université d'Oxford, spécialiste de philosophie et de littérature, sir Isaiah Berlin, arrive à Leningrad.

En Union soviétique, il représente le ministère britannique des Affaires étrangères. Il a vu cette ville pour la dernière fois en 1919.

En 1945, il apprend par hasard l'adresse d'Akhmatova et vient simplement la voir au Palais de la Fontaine. Ils parlent de Goumilev, de son exécution, de la mort de Mandelstam. Leur conversation est interrompue par l'apparition inattendue, dans la cour, du fils de Winston Churchill, Randolph. Il est venu à Leningrad comme journaliste. Il cherche sir Berlin. Sir Berlin prend congé d'Akhmatova et revient la voir le soir même. D'après les rapports du NKVD, ils parleront de 22 heures à 7 heures du matin. Akhmatova lui lit *Requiem*. Elle parle de 1937–1938, des files d'attente devant les prisons avec les colis. La nuit, Lev Goumilev arrive. Sir Berlin dit à Akhmatova : « Je suis venu à Leningrad pour vous saluer, vous, l'unique et dernière poète, non seulement en mon nom, mais au nom de toute la vieille culture anglaise. À Oxford, on vous tient pour la femme la plus légendaire. En Angleterre, on vous traduit avec un respect extraordinaire. »

Akhmatova disait à ses proches : « Depuis ce jour-là, pas une seule fois je ne suis sortie du Palais de la Fontaine sans qu'un homme ne se lève des marches qui descendent vers la rivière et ne se mette à me suivre. » Quelqu'un lui demanda : « Mais comment saviez-vous qu'il vous suivait — vous vous retourniez ? » Elle répondit : « Quand on vous suivra, vous ne vous tromperez pas. »

Après la résolution, en 1947 et 1948, Akhmatova n'écrit plus de poèmes. Le vice-secrétaire de l'Union des écrivains, le dramaturge soviétique Vsevolod Vychnevski, s'indigne : « Ce qui m'étonne, c'est qu'Akhmatova se taise aujourd'hui. Pourquoi ne répond-elle pas à l'opinion du peuple, à l'opinion du Parti ? Elle se conduit mal, d'une manière profondément individualiste, hostile. » Après la résolution, le fils d'Akhmatova est exclu de l'aspiranture de l'Institut des études orientales. Il va travailler comme bibliothécaire dans un asile d'aliénés, sur la 5e ligne de l'île Vassilievski. C'est grâce à une attestation délivrée par cet établissement qu'il pourra soutenir sa thèse. Akhmatova vit dans la peur constante de l'arrestation de son fils. En août 1949, au Palais de la Fontaine, on arrête à nouveau Nikolaï Pounine. Nikolaï Nikolaïevitch Pounine mourra au camp.

Akhmatova accomplit une démarche inimaginable pour elle. Dans la crainte pour son fils, elle écrit des vers dédiés à Staline :

« Et de son peuple reconnaissant  
Le Chef entend la voix : “Nous sommes venus  
Dire que là où est Staline, là est la liberté,  
La paix et la grandeur de la terre !” »

Ces vers ne le sauveront pas.

Lev Goumilev est arrêté. Il sortira du camp en 1956. Il se souviendra des interrogatoires sur la visite de Berlin à sa mère en 1945. Il racontera comment, à la prison de Lefortovo, l'enquêteur le saisissait par les cheveux et lui cognait la tête contre le mur, exigeant des aveux sur l'activité d'espionnage d'Akhmatova au profit de l'Angleterre. Lev Goumilev dira que, dans sa vie, il a fait de la prison pour son père, pour lui-même et pour sa mère. Plus tard, il dira à des gens rencontrés par hasard : « Maman n'aimait pas papa, et son manque d'amour s'est reporté sur moi. » Il lui sera insupportable que sa mère n'ait pu le sauver. Du camp, il écrivait à des connaissances : « Que le destin soit infâme, pourvu que maman soit bonne : c'est mieux que l'inverse. » Et Anna Andreïevna, dans sa solitude totale, écrivait du camp à son unique proche au monde : « Aie pitié de moi, toi au moins. »

Après la mort de Staline, après le XXe congrès, en 1965, Akhmatova partira pour l'Angleterre, où, à Oxford, on la ceindra de la robe de docteur ès lettres *honoris causa*.

De Londres, elle ira à Paris, où elle rencontrera à l'hôtel *Napoléon* le destinataire de beaucoup de ses poèmes, un autre amour très ancien, le peintre Boris Anrep. Près de quarante de ses poèmes lui sont dédiés. Ils ne s'étaient pas vus depuis 1917, depuis la révolution de Février. Boris Anrep est l'auteur d'une grande mosaïque figurative dans le vestibule de la National Gallery de Londres. Pour la figure de la « Compassion », il a choisi comme modèle Akhmatova.

En 1946, après la résolution accablante, Akhmatova est venue chez l'historien de l'art Hardjiev et lui a dit : « On m'insulte tellement ! Avec des mots ignobles... » Et il lui a répondu : « Mais c'est cela, la gloire ! Vous ne le saviez donc pas ? »

En réalité, pour des millions et des millions de Soviétiques, on n'avait pas le temps de penser à la résolution ni à Akhmatova. Rapports de province : « Dans le district de Belébeï, en République autonome de Bachkirie, la directrice de la maternité ne possède pas la moindre robe, elle met son manteau à même la peau et marche en sandales de tulle. » Plusieurs secrétaires de comités régionaux écrivent au Comité central du VKP(b) une requête unique en son genre : leur demander l'autorisation de ne pas organiser le 7 novembre 1946 le défilé des travailleurs, faute de vêtements pour la population.